

Validior manuum dextra est
[*La plus forte des deux mains est la droite*]

Monsieur Lajoie était ce qu'il convient d'appeler un gentil garçon. La trentaine, célibataire, il était professeur de lettres classiques. De taille moyenne, d'un physique quelconque, il se distinguait cependant par sa mise toujours soignée et quelques raffinements comme ses boutons de manchette en argent ou le choix d'une eau de toilette de qualité. Après de bonnes études sans histoires, il avait passé le CAPES, le certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré. Alors que ses maîtres l'y encourageaient, il avait renoncé à préparer l'agrégation, non par paresse, mais parce qu'il était déjà trop occupé pour pouvoir s'astreindre à la somme de travail considérable que requiert ce concours, dont le programme est clairement défini, mais très étendu. Et il n'est pas question de présenter la moindre lacune. Il faut tout connaître pour avoir la moindre chance d'accéder à l'oral. Et cela, Monsieur Lajoie ne s'y résolvait pas.

Il aimait les femmes, et consacrait l'essentiel de son temps libre à ses maîtresses. Il connaissait une femme d'une petite quarantaine, de ces femmes qui ternes et sans éclat dans leurs jeunes années, deviennent pimpantes et piquantes en approchant les quarante ans, âge qu'elles conservent ensuite une dizaine d'années. Il y avait aussi une gentille petite jeune fille, qui se demandait quand le gentil jeune homme allait la demander en mariage. Et là, Monsieur Lajoie hésitait, non que le mariage l'eût effrayé, car il envisageait déjà des arrangements, mais parce que la mère de cette jeune fille n'était autre que la piquante et pimpante dame dont nous avons parlé. Il lui arrivait aussi d'avoir des tentations éphémères. Parfois il cédait à la tentation, et parfois la tentation refusait de lui céder. Tout cela pour dire qu'il n'aurait pas eu le temps de s'atteler à l'agrégation, et encore moins de préparer une thèse.

S'il avait été agrégé, il aurait pu demander à être détaché dans l'enseignement supérieur comme assistant, puis maître assistant, et accéder par la suite, à condition de faire son doctorat, au corps envié des professeurs des universités au sommet de la hiérarchie universitaire. Avec le seul CAPES, il resterait dans l'enseignement secondaire, et c'était la rançon à payer pour pouvoir se livrer à sa passion des femmes. Il était ainsi condamné à tenter de faire partager son goût pour les lettres classiques à des adolescents ou pré-adolescents dont les centres d'intérêt tendaient, en ces années 60, à s'écarter des humanités. Il avait bien compris que sa situation professionnelle n'allait guère évoluer. Ses aînés lui avaient dit qu'il fallait à peu près un quart de siècle d'ancienneté pour parvenir à un traitement décent, mais il n'avait point besoin d'argent pour séduire.

Félix était un élève un peu faible en tout, qui passait toujours de justesse dans la classe supérieure, bref, ce qu'on appelle un élève moyen pour ne pas vexer les parents. Et les parents de Félix nourrissaient l'espoir de le voir passer son baccalauréat. Car le baccalauréat était (il l'est toujours, mais ce n'est plus que de la théorie), le premier grade universitaire, et à ce titre, il était encore auréolé d'un certain prestige. C'eût été un grand bonheur pour Monsieur et Madame Jambier, qui tenaient la Boucherie moderne, et qui

avaient pour les études, et en particulier les études classiques, le respect craintif des âmes simples.

Dans la classe, Félix était connu comme « le fils du boucher », un commerçant prospère qui avait une jolie maison, une 403 commerciale qui portait la mention « viandes » sur ses flancs, et une DS 19 qu'il changeait tous les ans. Mais c'était là une profession sans prestige. Ses camarades prenaient un malin plaisir à se moquer de Félix, « dont le père vend de la bidoche, de la barbaque, des têtes de veau, de la queue de bœuf ». Félix se consolait en se disant que son père aurait pu être tripier. En revanche, sa voisine de pupitre, Nadine Beaupoil, était très populaire, bien que son patronyme ait pu porter à rire. Et pourtant, ses parents étaient également commerçants de détail. Mais ils étaient confiseurs. Le magasin s'appelait « Aux délices », Monsieur Beaupoil faisait lui-même ses confitures avec les fruits de son verger, et proposait un pain d'épices authentiquement fait maison. Il fallait voir Madame Beaupoil confectionner elle-même les berlingots. Elle étirait la pâte sucrée, la roulait encore chaude, et coupait les berlingots avec une paire de ciseaux géants. Il n'y avait que deux parfums : le nougat et l'anis. À l'extérieur, sous le store, étaient suspendues des noix de coco. Sans doute moins riche que le boucher, Monsieur Beaupoil apparaissait plus respectable. Il portait une blouse immaculée, et non pas un tablier taché de sang.

Félix n'était pas très heureux avec le latin. Ça rentrait mal, voire pas du tout, et Monsieur Lajoie n'était pas particulièrement charitable avec lui. Je ne peux pas dire que j'avais de l'amitié pour Félix. Je le trouvais trop niais, et je n'aimais pas sa face rougeaude. Il y en a qui disait que c'était parce qu'il mangeait trop de viande. Mais j'avais tout de même pitié, voyant qu'il s'enfermait chaque jour davantage. J'avais dit à Félix qu'il y avait eu dans l'histoire, des personnages illustres qui avaient eu au moins autant de difficultés que lui avec le latin. Je lui avais raconté l'histoire de Jean-Marie Vianney, le curé d'Ars, qui avait eu tant de mal à apprendre le minimum nécessaire pour exercer son ministère : allez donc dire la messe (surtout au XIX^e siècle) lorsque vous ne comprenez pas un mot de latin! Et cela ne l'avait pas empêché de devenir un prêtre aux dons surnaturels que l'on venait consulter de toute la région : un service de diligence spécial avait même été organisé pour conduire les fidèles dans cette obscure bourgade au nord de Lyon. Canonisé en 1925, le curé d'Ars était devenu le patron de tous les curés de France. Je ne lui avais pas parlé du revers de la médaille : le pauvre homme était devenu prisonnier des pèlerins et de son confessionnal, dans lequel il officiait jusqu'à 17 heures par jour.

Félix s'appliquait, mais le latin ne parvenait pas à s'insinuer dans son cerveau. Il n'assimilait ni la morphologie ni la syntaxe.

Nous avons souvent quelques petits textes à apprendre par cœur. Au début de chaque cours, Monsieur Lajoie nous faisait réciter.

« Je vous écoute, Mademoiselle Beaupoil.

- Felix qui potuit rerum cognoscere causas...

- Bien, voyons la suite, le plus intéressant. Qui va nous dire la suite ? Félix, Félix Jambier bien entendu. »

Et Félix balbutiait

« at...at...at...

- At...quoi ? Atchoum ? Je ne vous ai pas demandé d'éternuer, Monsieur Jambier

- À vous, Monsieur Rouyer

- atque metus omnes et inexorabile fatum subjecit pedibus strepitumque Acheronis avari.

- C'est parfait, je vous remercie. Subjecit pedibus... Hé bien comment traduiriez-vous subjecit pedibus Monsieur Jambier ?

Félix était très embarrassé, il n'avait rien compris, pas plus le début de la phrase que le milieu. et la classe commençait à s'amuser ferme. Monsieur Lajoie n'était plus dans son rôle. Au lieu d'aider Félix comme aurait dû faire un bon professeur, il faisait un numéro comique pour s'attirer la sympathie des autres élèves en abusant de sa position, et ce aux dépens du pauvre garçon. Hé bien, si nous ne savez pas ce que signifie subjecit, que veut dire pedibus ?

- Pedibus, un pédibus, ce n'est pas le petit bassin dans lequel il faut mettre les pieds avant d'aller dans la piscine ? »

Évidemment, toute la classe se boyautait !

- Et si votre bassin c'était un pédiluve ? Ça n'est pas comme ça que vous aurez votre bac, et si vous n'avez pas votre bac, qu'est-ce qui vous reste à faire ?

- Commis boucher ! » répondait toute la classe en cœur. Et j'avoue aujourd'hui ne pas avoir été le dernier à lancer cet infâme *commis boucher!* .

Un jour, Félix tendit au professeur une boucle d'oreille qu'il avait trouvée par terre :

« M'sieur, j'ai trouvé ça.

- Dum quaerit escam, margaritam repperit gallus ! »

Presque toute la classe connaissait cet exemple de grammaire adapté de Phèdre, la fable du poulet qui en cherchant sa nourriture, trouve une perle. Presque toute la classe avait compris l'allusion, sauf naturellement un Félix hébété, qui fut salué par des caquètements et des *cocorico !*, avec l'approbation tacite d'un La joie très heureux de son effet. Alors Félix sortit de son cartable une feuille qu'il avait dérobée à son père. Si son père avait été doreur sur bois, c'eût été une feuille d'or. S'il avait été médecin, c'eût été une feuille de soin. Mais comme il était boucher, c'était une feuille de boucher. Le garçon la saisit prestement de la main droite. D'un seul coup, il fendit le crâne de Monsieur Lajoie en s'écriant : *Validior manuum dextra est*. C'était la première fois que Félix nous sortait sans erreur un exemple de grammaire.

Monsieur Lajoie n'était pas mort, mais cela ne valait guère mieux. Transporté à l'hôpital, il fut opéré en urgence et sauvé par miracle. Il en conserva de graves séquelles et fut mis en invalidité. C'est alors qu'il regretta amèrement d'avoir sacrifié à ses fredaines la préparation de l'agrégation. Nous n'avons jamais revu Félix. Peu de temps après les faits, la boucherie de ses parents était en vente. Le professeur qui vint remplacer Monsieur Lajoie était une dame proche de la retraite. Elle avait les cheveux cendrés, avec de beaux yeux bleus, un sourire plein d'indulgence et ne savait pas beaucoup plus de latin que nous.